PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA

VIE POSTHUME

3me ANNÉE. — N° 9. Mars 1888.

SOMMAIRE :

LIBRES PENSÉES

NOUVELLES EXPLICATIONS (suite)

Notre confrère du « Spiritisme », convaincu comme nous qu'il importait tout d'abord de bien établir la base de notre commune argumentation, en élucidant en premier lieu la question de création, a cru devoir abandonner momentanément la suite de son article contradictoire, pour nous exposer dans le dernier numéro de son journal « 2e quinzaine de février » ses idées sur la nécessité de donner un commencement à l'univers.

« Si l'univers, nous dit-il, possède en lui-même les forces capables « de l'organiser, de le régir, il n'est nul besoin de chercher en dehors « de lui une cause directrice ; mais si au contraire, cet univers ne « peut évoluer par les seules puissances contenues en lui, il est de « toute nécessité qu'il en existe une en dehors de lui, qui lui donne « le mouvement et la vie. »

Avant de répondre à cette nouvelle objection, il nous paraît indispensable de bien définir la signification du mot Univers. Du latin, *universus*, formé de *unà*, ensemble, et *versare*, changer, ce mot représenterait en réalité l'idée suivante : unité dans la diversité. Partant de cette définition, empruntée à l'honorable M. Fauvety, on peut donc affirmer que l'idée d'univers représente à la pensée, celle

d'unité existant seule, c'est-à-dire hors de laquelle il ne saurait rien exister. Que la substance qui compose cet univers soit sujette à des transformations incessantes, que les principes qui constituent cette substance et que nous appelons, faute de mieux, Esprit et Matière, subissent de profondes modifications dans leur manière d'être, cela est incontestable, mais n'aboutit jamais qu'à cette unique conclusion, à savoir, que le Tout d'aujourd'hui n'est pas le Tout de la veille et que celui de demain ne sera plus le Tout d'aujourd'hui.

Cela implique-t-il l'idée de commencement ? Oui, si l'on entend par ce mot l'instant où telle transformation, telle modification donnée a été accomplie; non, si on le rend synonyme de création, c'est-à-dire d'apparition soudaine d'un quelque chose, là où rien n'existait précédemment.

Admettons un instant que l'hypothèse scientifique de Crookes, sur l'état de la matière en un temps donné de l'éternité passée, ait réellement force de vérité, ainsi que nous l'affirme M. Delanne, et que cet état, qualifié de *protyle* ou brume de feu, soit le point le plus reculé que la science ait pu découvrir en ce qui concerne l'origine de notre globe. Allons même plus loin et supposons à cet état de brume incandescente, un autre état plus antérieur; à ce dernier état enfin, un nombre indéfini d'états, plus antérieurs encore; à quelle conclusion aboutirons-nous ? Simplement à cette constatation, qu'aucun de ces états ne pourrait être raisonnablement qualifié de commencement — ce mot pris dans son sens absolu — puisqu'il y aurait toujours possibilité de supposer d'autres états, inconnus il est vrai, mais dont ceux constatés doivent naturellement et inévitablement résulter. Partir de cette donnée : l'état de *protyle*, et en conclure victorieusement que la science admet un commencement à l'univers, nous paraît donc une affirmation bien hasardée, puisque cette constatation ne démontre en réalité que la nature d'un état existant et non pas celle de l'état causatif et primordial de toutes choses.

Du reste, il ne s'agit ici que d'un certain état de notre globe à un certain moment de l'éternité, et nullement de l'état général de l'univers. A cet instant de la durée, si indéfiniment reculé soit-il, où nous pouvons nous représenter la Terre à l'état de *protyle*, d'autres mondes avaient déjà réalisé un certain processus de transformations, d'autres humanités que la nôtre existaient déjà ; en un mot, une certaine réalisation d'existence était déjà accomplie, et nous ne voyons pas en quoi cette manière d'être, particulière à une infime partie de matière perdue dans l'incommensurable abîme de l'espace, pourrait servir de base in-

discutable à l'idée de création. Supposons même — ce qui serait déjà passablement absurde — qu'à un moment donné, l'univers tout entier, c'est-à-dire, l'ensemble infini de tout ce qui est, se soit trouvé à l'état de *protyle* ; mais, d'où provenait cet état ? Etait-il conséquentiel d'un état antérieur ou avait-il soudainement surgi dans le vide ? C'est là qu'est la véritable question à résoudre : Si le Tout à commencé, c'est qu'il n'existait rien avant lui, et cela c'est le miracle ; si par contre nous pouvons toujours supposer, quels que soient sa forme et ses propriétés, un existant actuel à n'importe quel instant de la durée infinie, c'est donc qu'il n'y a pas eu création, dans le sens propre du mot, et voilà ce qui nous parait rationnel.

Il est certain que si nous donnons au mot univers une signification restreinte et que, par exemple, nous l'appliquions seulement à un ensemble déterminé, au-delà et en deçà duquel nous supposerions encore quelque chose, nous pouvons alors admettre un commencement à cet ensemble limité ; mais si nous *universalisons* réellement l'idée, en la rendant synonyme d'ensemble indéterminé, c'est-à-dire renfermant tous les mondes en nombre infini, y compris l'espace qui les distance et que nous savons scientifiquement aujourd'hui ne pas être vide, ainsi qu'on l'a cru bien longtemps, nous ne pouvons alors que reconnaître à cet ensemble, comme condition essentielle à son état indéterminé, les propriétés d'infini de mesure et d'éternité de temps.

L'infini a éternellement existé, et comme il n'a pu exister sans raison d'être, c'est donc qu'il a toujours été plein de quelque chose. Que nous donnions maintenant le nom d'univers, soit au contenant, soit au contenu — distinction qui ne pourrait être que puérile étant donnée l'idée elle-même d'infini, s'appliquant également dans ce cas, à ce qui est *intra* comme à ce qui est *extra* — la question reste la même et ne peut être résolue, dans le sens de création, qu'en admettant comme corollaire forcé, l'idée miraculeuse qui consiste à faire sortir de rien, quelque chose d'infini.

« Il y a eu un moment dans la durée, nous dit M. Delanne, où tout « était confondu et où rien n'existait, sinon en germe. »

Sinon en germe ! Mais ce germe était lui-même quelque chose ; il était l'épanouissement d'autres germes, lesquels avaient été à leur tour, la réalisation conséquentielle de germes à eux antérieurs et plus infimes encore. Ce qui constitue notre personnalité charnelle, provient aussi d'un germe bien infime ; le chêne est tout entier contenu dans le gland, l'épi dans le grain de blé ; dirons-nous pour cela, qu'ils ont été créés, c'est-à-dire tirés du néant ? Non, car ce ne sont là que des

états réalisés à un moment déterminé de la durée, et conséquentiels eux-mêmes d'états plus éloignés encore ; ainsi devons-nous le supposer, pour les mondes qui proviennent, eux aussi, de germes dont l'existence peut démontrer le commencement de leur formation, en tant que mondes, mais non pas la création de leurs principes constituants, lesquels étaient déjà contenus dans ces germes. Ce ne sont point là des créations, mais simplement des transformations d'un état quelconque, en un autre état plus perfectionné qui en est la conséquence ; et c'est pour cette raison que nous ne pouvons reconnaître à l'univers infini, ni commencement ni fin, ces deux termes impliquant identiquement une limite de temps et une limite d'espace, c'est-à-dire détruisant en même temps, l'idée d'infinie distance et celle d'infinie durée.

En conséquence, étant donné que rien, selons-nous, ne saurait exister en dehors de l'univers, ce mot représentant à notre pensée, l'unité éternellement existante du Tout, nous en concluons, contrairement à M. Delanne, que les forces capables d'organiser, de régir cet univers, sont en lui, non pas hors de lui, et qu'il évolue lui-même par les seules puissances qu'il contient et qui sont suffisantes pour lui donner le mouvement et la vie.

***

Après avoir constaté dans l'univers, la présence de trois principes qu'il appelle esprit, force et matière, notre confrère du « Spiritisme » reconnaît l'impossibilité de considérer l'un quelconque de ces trois principes, comme l'agent tout puissant auquel on doit tout attribuer.

Mais, objecterons-nous, puisque vous admettez dans l'univers, la présence : 1· de l'esprit, c'est-à-dire d'un principe de volonté et d'activité ; 2· de la force, c'est-à-dire d'un principe de puissance susceptible d'être mis à la disposition de la volonté ; 3· de la matière, c'est-à-dire d'un principe passivement soumis à l'action puissantielle de cette même volonté, quelle nécessité voyez-vous donc à chercher en dehors de cet univers une cause directrice de son organisation progressive ?

Il est vrai que vous limitez le principe spirituel, au moi individualisé dans une forme quelconque ; mais ne pouvez-vous supposer les individualités agissant collectivement selon les propriétés qui sont inhérentes à leur commune nature et produisant ainsi des effets généraux d'une puissance incalculable, malgré l'étroite limite où est renfermé le pouvoir de chacune d'elles ?

Quand nous savons — c'est Elisée Reclus qui nous l'apprend dans son intéressant ouvrage « de la terre » — que les petits organismes appelés foraminifères, *sont l'un des agents les plus importants dans la formation continue de notre globe*, que le fond de toutes les mers, sans exception, est parsemé de leurs minces enveloppes calcaires, dont un gramme de sable contient parfois plus de 8000; quand nous voyons le sol sous-marin formé de 97 pour cent des squelettes d'une seule espèce de globigérine, et le reste, d'autres débris de petits organismes, les roches de craie, de chaux, de dolomie, entièrement composées des coquilles de minuscules animaux et que, d'accord avec l'énergique exclamation de Byron,

La poussière que nous foulons aux pieds fut jadis vivante,

nous pouvons présumer avec l'éminent géologue, Ch. Lyell, que d'autres dépôts, que l'on était encore habitué à considérer comme composés de matériaux inorganiques, proviennent de la dépouille de corps organiques microscopiques. Quand, en un mot nous constatons cet immense travail de croissance matérielle, ayant sans doute commencé par l'existence de petites et invisibles carcasses microscopiques pour aboutir à la formation d'un géant planétaire, et que nous ne voyons là, que l'action isolée de l'un de ces trois principes constitutifs de l'univers : le principe matériel, nous sommes bien en droit de supposer, ce nous semble, que cette autre puissance : l'Esprit, a pu par la manifestation de son action collective, produire des résultats autrement merveilleux et grandioses. Volonté, puissance et chose mue, sont après tout des agents suffisants pour accomplir les plus gigantesques travaux : or, ces trois agents, ces trois principes, nous les constatons dans l'univers et nous irions chercher pour expliquer l'organisation de cet univers l'idée surnaturelle d'une entité, ne possédant, elle, que puissance et volonté, et qui, manquant par conséquent de la troisième condition essentielle à cette organisation, n'aurait pu avoir d'autre action primordiale que le miracle !

Si ce n'est Dieu, c'est donc le hasard, nous dit encore M. Delanne.

Mais nullement, cher confrère, car une troisième hypothèse doit être examinée, puisque le fait de constater dans l'Univers une direction, une organisation intelligente,qui détruit certainement l'idée absurde de hasard, ne démontre nullement, par contre, l'existence de Dieu, c'est-à-dire d'une intelligence que vous affirmez être en dehors de l'Univers.

Parce que vous constatez dans la nature une organisation harmonique régie par des lois, évidemment intelligentes, puisqu'elles agissent dans un but déterminé, vous en concluez que hors de cette nature il

existe encore quelque chose de plus grand, de plus puissant qu'elle. De ce que vous ne pouvez comprendre, non pas comment elle a été créée, mais en vertu de quelle volonté s'opèrent les transformations incessantes de cette nature, vous ne voyez alors d'autre possibilité pour résoudre le problème, que l'affirmation d'une intelligence surnaturelle. Mais cela est plus impossible encore.

Dans l'Univers, nous le répétons, vous avez reconnu la présence de trois grands principes : Esprit, Force, Matière, et vous vous empressez d'ajouter que vous mettez l'Esprit hors de cause, sous prétexte, dites-vous « qu'il est trop manifeste que les êtres qui vivent sur la terre ou « dans l'espace, n'ont qu'une action infime sur les éléments. » Au point de vue individuel, soit; mais en ce qui concerne l'action collective de ce principe spirituel, comment pourriez-vous établir des limites, poser, en connaissance de cause, des bornes infranchissables à sa possibilité ? Il est bien étrange que votre première pensée ait été de mettre l'Esprit « hors de cause », et on dirait franchement que vous avez craint de trouver une explication toute simple et qu'il vous a plu de la compliquer en la rendant impossible par la privation de son élément le plus essentiel ? Que penseriez-vous de celui qui, constatant que l'air est composé d'un mélange d'oxygène, d'azote, d'acide carbonique et de vapeur d'eau, commencerait, pour expliquer sa formation et ses propriétés, par mettre l'azote hors de cause sous prétexte que n'étant pas respirable il n'a pu contribuer à la formation de l'agent nécessaire à la respiration !

C'est pourtant ainsi que vous procédez au sujet du problème à résoudre : Vous posez en axiome, ce qui n'est nullement démontré, l'impossibilité pour l'Esprit d'agir sur les éléments (1); vous affirmez savoir que les phénomènes cosmiques se développaient sur la terre avant l'apparition d'aucune créature organisée, ce qui est encore purement hypothétique, et, écartant par conséquent, la seule hypothèse rationnelle, ou, en tous cas, pouvant être parfaitement discutée et approfondie, vous mettez le lecteur en présence de deux points d'interrogation : le hasard ? Dieu ? Et comme vous savez bien que l'on ne

(1) Nous ne voudrions pas mériter le reproche de monter une « scie » à M. Delanne, en le mettant sans cesse en contradiction avec le Livre des esprits. Nous l'engageons cependant, lui, un des plus valeureux champions du kardécisme, à relire page 231 de ce livre, le chapitre Action des esprits sur les phénomènes de la nature, où il est très clairement dit que l'action des esprits sur les éléments *est évidente, qu'il ne peut en être autrement*, que les idées des anciens relativement aux esprits chargés des vents, de la foudre, de présider à la végétation *est encore bien au-dessous de la vérité*, que pour la production des orages, les esprits étaient réunis en masses innombrables, etc., etc.

peut hésiter, car il serait absurde d'attribuer au hasard une organisation intelligente, vous en concluez victorieusement à l'existence indéniable de Dieu.

C'est justement cela que nous appelons tourner la question au lieu de la résoudre, et c'est pour cette raison que nous vous avons fait le reproche de ne jamais répondre par des arguments positifs.

Quant au reproche, qu'à votre tour vous nous faites, d'avoir négligé de répondre au sujet des lois naturelles et de l'argument, si péremptoire selon vous, de la justice s'exerçant au-delà de la tombe, nous avouons en toute sincérité qu'il nous surprend beaucoup plus qu'il nous touche. Comment ! de ce que nous ne pouvons vous démontrer «ex professo » le mode de formation de l'univers, de ce que nous en sommes réduit comme vous à l'hypothèse sur sa cause organisatrice et directrice, parce que notre état actuel d'infériorité intellectuelle ne nous permet pas de connaître et d'approfondir tous les mystérieux secrets de la Nature, il nous faudrait, selon vous, affirmer une cause à ces lois, la définir, la nommer, expliquer ses attributs et nous incliner devant elle alors que nous ne la comprenons, ni ne la connaissons ! Parce que nous constatons l'existence des lois, que nous voyons la justice s'exercer dans l'au-delà, en déterminant pour chaque individu une situation conséquentielle de ses précédentes actions bonnes ou mauvaises, c'est donc que dame Thémis a forcément là-haut une cause surnaturelle ! Si nous jetons une pierre du haut d'une maison et qu'elle tombe à terre au lieu de s'envoler dans les airs cela ne nous démontre qu'une chose : l'existence de la loi d'attraction ; et la loi de justice est-elle en réalité autre chose qu'une simple attraction morale se traduisant sans doute en un effet purement physiologique où l'affinité moléculaire joue le rôle principal ? En tous cas, constater des lois n'implique pas nécessairement l'affirmation de leur cause. Je pense, donc je suis, a dit Descartes, mais non pas donc j'ai été créé; nous constatons des lois, donc elles existent, pouvons-nous dire, mais non pas : donc elles sont un effet résultant de telle cause. A l'impossibilité de connaître la véritable cause des lois naturelles est intimement liée, ce nous semble, l'obligation de n'en affirmer aucune. Nous affirmerons quand nous saurons, quand nous comprendrons, et telle est l'unique raison, cher confrère, qui nous empêche pour le moment et nous empêchera sans nul doute bien longtemps encore, de ne pas nous prononcer catégoriquement et définitivement sur une question actuellement inconnue et insoluble.

Par un excès d'optimisme, avons-nous déjà dit, certains croient devoir attribuer à leur Dieu toutes les lois équitables, tous les effets de justice, d'harmonie, de solidarité. Par un excès de pessimisme, certains

crurent jadis devoir attribuer à une puissance infernale, tous les maux, toutes les iniquités que notre pauvre humanité supporte. Entre ces deux extrêmes, prendre un juste milieu nous parait préférable, et de même que nous nous refusons à personnifier le mal, en voyant la corne du diable derrière toutes les imperfections, de même il nous parait également rationnel de ne pas personnifier le bien en voyant le sceptre divin derrière toutes les perfections acquises.

Pour nous, c'est l'humanité qui est en même temps cause du Bien et cause du Mal. Parce que nous survivons après la mort, cela ne nous démontre nullement notre création, cette survivance au contraire nous faisant présumer notre immortalité et, nous le répétons, nous rendant par ce fait également sympathique son corollaire forcé, l'*innativité*. Constatant dans l'Univers, une harmonie progressive, nous savons cependant nous arracher un instant à l'éblouissant tableau des sublimités de la nature, pour nous reporter par la pensée à ces âges préhistoriques où tout était encore confusion et désordre. Et comme nous voyons à chaque progrès accompli l'effort individuel humain y participer, et que nous supposons à l'effort collectif une puissance plus grande encore, nous croyons pouvoir aimer et espérer, nous croyons pouvoir saluer la justice et bénir la fraternité, sans être obligé de personnifier leur principe ; car nous savons bien que chacun peut puiser en lui-même l'intime satisfaction que la conscience procure après l'accomplissement du Bien, et qu'il ne nous parait pas équitable d'attribuer la cause de nos conquêtes et de nos progrès à une puissance divine, alors que chacun de nous, et l'humanité toute entière gravit si péniblement chaque jour son Golgotha.

E. LEBAY.

L'EXISTENCE
« LA VIE »

TROISIÈME PARTIE (Suite)

Par ses fonctions d'alimentation, l'être pourvoit à l'entretien vital de son organisme ; par ses fonctions de relation il entre en rapport avec le monde extérieur, et, à l'aide de ces rapports, règle, modifie, trouble et influence tour à tour les manifestations de ses deux autres fonctions charnelles ; par ses fonctions de reproduction enfin il résume en une sorte de synthèse vitale, toutes les supériorités comme toutes les infériorités de sa propre nature, et, à l'aide de cette résultante plus ou moins harmonique, donne naissance à un germe corporel, intellectuel ou sensoriel, lequel deviendra à son tour, un des éléments causatifs de ce Tout à venir, où l'être actuel reviendra lui-même, plus tard, s'exposer de nouveau aux fragilités et aux obscurités plus ou moins accentuées de la chair.

S'il y a pour l'être nécessité d'alimentation et nécessité de relation, il y a également aussi nécessité de reproduction. Ne pas reproduire, c'est non seulement jeter un trouble discordant dans les deux autres fonctions organiques en les surchargeant, plus longtemps qu'il ne le faudrait, d'une force corporelle, intellectuelle ou sensorielle trop puissante pour ne pas déséquilibrer les rouages si fragiles de l'organisme, mais encore, c'est refuser volontairement le concours de cette force si utile au progrès général de l'humanité ; c'est préférer la laisser stérile et nulle que l'employer à faciliter l'élévation collective et, par conséquent, s'exposer à trouver soi-même, plus tard, quand sonnera l'heure du retour charnel, beaucoup plus d'infériorités à combattre que de supériorités à s'assimiler.

Si l'être ne peut plus refaire son passé, il peut du moins s'efforcer, dans le présent, de se débarrasser peu à peu du lourd fardeau d'imperfections qu'il traîne encore avec lui, et préparer pour son avenir le plus de conditions favorables à son libre développement. Le présent lui appartient. S'il souffre, s'il gémit, si son infériorité individuelle et les imperfections collectives semblent vouloir l'étreindre et paralyser ses efforts, qu'il comprenne donc enfin, que de ce ce passé qui fut à lui, présent de jadis dont il n'a point su profiter pour s'élever plus encore et faire progresser cette collectivité dont il subit aujourd'hui

les iniquités sociales, que de ce passé, disons-nous, résultent équitablement ses souffrances et ses infériorités actuelles. Qu'il fasse donc pour son avenir ce qu'il ne sut point faire jadis pour ce présent qui l'accable. Il peut s'élever isolément, il peut à ses acquis personnels joindre encore de nouveaux acquis et augmenter ainsi son élévation individuelle ; mais il peut mieux et plus encore, car cette même élévation dont il aurait seul le bénéfice, pourrait peut-être devenir pour lui une cause de souffrances, s'il ne faisait aussi progresser, dans des proportions relativement parallèles, cette collectivité dont il fait actuellement partie et fera sûrement encore partie plus tard, et dont les imperfections, comme les qualités, rejailliront toujours inévitablement sur lui.

L'être est individu : comme tel, il bénéficie des perfections qu'il a personnellement acquises ; mais il fait aussi partie, durant la vie, d'un groupe familial ; il est citoyen d'une patrie, unité dans l'humanité, et c'est de l'élévation particulière à chacun de ces divers milieux, dans lesquels il faut qu'il vive pour progresser, que doivent résulter pour lui le libre essor ou l'enrayement de ses aptitudes et de ses aspirations individuelles. Faire progresser ces milieux, c'est-à-dire vouer à la grande et sainte cause humanitaire le meilleur de soi-même, tel est donc, pour l'être, le plus sûr moyen de se soustraire aux souffrances de l'avenir, tout en préparant, pour lui-même, le libre épanouissement de ses facultés et de ses aptitudes acquises. Quand l'humanité progresse, tout progresse avec elle ; familles, sociétés, peuples, individus, tout ce qui vit, pense et s'agite en elle, tout ce qu'elle contient dans son sein, tout ce qu'elle embrasse dans son universelle collectivité souffre de ses douleurs et bénéficie de ses perfections. Plus la collectivité grandit et s'élève, et plus les divers milieux qui sont en elle agrandissent aussi le rayon de leur action progresive. De l'humanité à l'homme, en passant par les nombreux groupements sociaux et familiaux qui en représentent les degrés intermédiaires, tout ce qui est progrès général, rejaillit inévitablement sur chaque individualité, si infime et si isolée soit-elle, et c'est pourquoi l'être est intéressé à faciliter l'élévation collective — fut-ce même au préjudice de sa propre personnalité — puisque c'est par elle seule qu'il pourra donner plus tard un libre essor à ses aptitudes naturelles, en écartant enfin de son avenir, toutes ces discordances organiques, toutes ces iniquités sociales, toutes ces impuretés vitales, qui, comme en un cercle de fer, étreignent si lourdement dans le présent ses aspirations et sa liberté individuelles.

Or, c'est par l'exercice de ses fonctions de reproduction, fonctions dont il ne paraît pas comprendre encore toute l'importance, que l'être

participe au progrès collectif. En reproduisant les trois principes qui le constituent, en donnant naissance à de nouveaux germes corporels, intellectuels et sensoriels, dont la résultante "synthètise" en quelque sorte, les défauts et les qualités de son individualité, l'être prépare pour l'avenir la nature des conditions extérieures, tant matérielles qu'intellectuelles et fluidiques, au milieu desquelles il sera de nouveau appelé à vivre.

Par la *Génération*, il reproduit le monde des corps ; par la *Conception*, celui des idées ; par la *Locomotion*, celui des fluides.

Par l'acte générateur, c'est-à-dire par la création d'un corps de même nature que le sien, l'être participe individuellement à la formation générale des terrains humains destinés à servir à l'incorporation des êtres périspritaux qui lui succèderont dans la vie, et qui, devenus à leur tour, agents individuels d'une nouvelle reproduction génératrice, prépareront, eux et leurs successeurs, par l'exercice de cette même fonction, l'état ou situation charnelle de sa propre incorporation à venir. Plus il s'efforcera donc, par la manifestation normale et régulière de sa fonction génératrice de reproduction, de réaliser des effets harmoniques, plus, par conséquent, il bénéficiera à son retour dans la chair, d'une harmonie plus complète, c'est-à-dire d'un organisme plus perfectionné, et, — conséquence non moins importante étant donnée l'adaptation de l'élévation individuelle périspritale à un degré correspondant de perfectionnement du milieu organique charnel, — plus aussi il écartera de son rayon de réincarnation, la possibilité pour les infériorités périspritales, de s'y incorporer et de diminuer ainsi, du poids de leurs imperfections, la force ascensionnellement progressive et réactive sur lui, de son milieu social.

Par l'acte de la conception, c'est-à-dire par la création d'idées, de pensées, de sentiments de plus en plus élevés et purs, l'être donne à son milieu collectif uu nouvel acquis de supériorité intellectuelle. L'enfant qui naît à la chair bénéficie des progrès antérieurement accomplis par ses prédécesseurs ; de son éducation, de la somme plus ou moins grande des connaissances acquises par la collectivité, dépend pour lui l'essor plus ou moins rapide et élevé de ses aspirations à venir. Plus de progrès sont accomplis, moins il en reste à accomplir, ou plutôt, plus il est facile d'en acquérir de nouveaux, et c'est pourquoi, le travail d'aujourd'hui portant ses fruits demain, plus l'être aura ensemencé, dans l'humanité du présent, de nobles et justes pensées, de purs et généreux sentiments, plus aussi il trouvera, dans l'humanité à venir, une plus riche et luxuriante moisson à récolter.

Par l'acte locomoteur, c'est-à-dire par la création de vibrations, à lui extérieures et internes, l'être agit sur ce Fluide universel, troisième élément constitutif de l'univers et qui, sous le nom de mouvement dans les corps planétaires, de vitalité dans les corps organiques, sert comme agent de la sensation pour mettre en communication et en relation constantes les deux autres principes constitutifs de Force et de Forme. Faire progresser ce mouvement, donner à cette vitalité plus de pureté et d'énergie, en un mot, permettre aux forces de la nature d'imprimer aux formes organiques des impulsions de plus en plus puissantes et harmoniques, tel est donc aussi pour l'être un but très important et dont la réalisation doit devenir pour lui une cause de bien-être et de satisfaction à venir. Plus l'air qu'il respire, plus le sang qui circule dans ses veines, seront vivifiants et sains, et plus en lui et autour de lui s'harmoniseront et se purifieront les sensations. Plus ce mystérieux agent, dont les effets collectifs s'sppellent cohésion, affinité, pesanteur, attraction, sera perfectionné et moins il courra le risque d'être exposé, dans sa prochaine incorporation charnelle, à subir ces trop nombreuses imperfections collectives, derniers vestiges du chaos génésiaque, et qui, sous le nom de tremblements de terre, de volcans, de tempêtes ou autres bouleversements planétaires, portent si souvent dans l'humanité la misère et le deuil.

Forces, Formes et Mouvements, c'est-à-dire états, actions et sensations, de l'avenir, il est donc en son pouvoir de les rendre plus harmoniques, plus nobles et plus pures. Que ne le fait-il donc et que ne laisse-t-il enfin de côté, toutes ces joies puériles, toutes ces ambitions stériles, toutes ces jouissances fugitives dont la chair est l'unique cause et dont le plus sûr effet est de le rabaisser lui-même, en privant la collectivité de ses éléments de progrès les plus essentiels.

Ce n'est pas que la chair doive être négligée. Aux besoins qu'elle réclame, l'être, nous l'avons dit, doit une légitime et entière satisfaction ; elle est, donc elle a un but, et ce serait volontairement le méconnaître que de refuser de se soumettre aux nécessités qu'elle impose. De même que l'équilibre d'une balance résulte de l'égale pesanteur de ses deux plateaux, de même l'équilibre de tout l'organisme, si indispensable à son fonctionnement régulier, résulte d'une égale proportion entre les besoins que la chair réclame et les satisfactions que l'être lui accorde. Le besoin inassouvi est tout aussi préjudiciable à l'organisme que l'excès de jouissance, *et comme toute chair n'est pas la même chair*, ce n'est donc qu'en lui-même que l'être peut trouver une exacte limite à ses appétits individuels, s'il veut raisonnablement éviter ces deux

extrêmes : abstinence et débauche, dont la pratique anti-naturelle ne peut que s'opposer à la libre réalisation d'une future harmonie.

Comme le grain a besoin du crible, l'être périsprital a besoin de la chair ; elle est pour lui la condition indispensable à l'épuration de son principe de Forme, et c'est pourquoi, la vie ou existence charnelle ayant pour objet principal cette épuration ou progrès matériel, il devient essentiellement et également important pour l'être, aussi bien de préserver cette chair d'une désorganisation prématurée, en entretenant sa vitalité tout le temps nécessaire à l'accomplissement de son but, que d'éviter de la surcharger inutilement en exagérant par de factices désirs les besoins naturels qu'elle réclame.

Quels que soient les progrès individuellement accomplis par l'être à l'aide de l'exercice régulier de ses fonctions d'alimentation : progrès corporel par la *nutrition*, progrès intellectuel par l'*instruction*, progrès sensoriel-fluidique par la *respiration*, son élévation, si péniblement acquise pourtant, peut devenir non seulement stérile, mais encore cause de souffrances à venir, si elle ne sert à activer, à augmenter, par l'appoint de sa force individuelle, le progrès général de la collectivité. C'est de la réaction du Tout sur chaque partie, que naissent pour les individus, les causes multiples de souffrance ou de bonheur social. Faire progresser ce Tout, c'est donc préparer plus de bonheur, éviter plus de souffrance, et, tel est en réalité, l'unique but des fonctions de reproduction, puisque c'estpar elles seules que l'être prépare peu à peu la nature des conditions corporelles, intellectuelles et sensorielles de son avenir.

Combien peu cependant lecomprennent ainsi ! Que de discordances organiques l'être prépare volontairement encore, par l'exercice irrégulier et irréfléchi de la *Génération* ou reproduction corporelle ! Que d'obscurités à dissiper, que d'importantes vérités dont il pourrait déjà semer les germes dans l'humanité ; que d'imperfections vitales, que d'infériorités fluidiques, dont il pourrait écarter de son milieu futur, les conséquences si désastreuses pour tous, s'il savait, en se pénétrant de leur importance, donner à la *Conception* et à la *Locomotion*, fonctions intellectuelle et sensorielle de reproduction, les soins constants qu'elles nécessitent ! Et pourtant, ce n'est que par l'épuration collective des *formes*, des *forces* et des *mouvements*, c'est-à-dire par le progrès matériel des corps, le progrès intellectuel des idées et le progrès sensoriel des fluides, que l'être évitera pour son avenir ces souffrances et ces imperfections sociales, selon lui injustement supportées, mais dont il est cependant l'unique cause. A la nécessité du retour dans la chair, est intimément liée l'obligation de faciliter

l'élévation collective, afin de permettre à l'élévation individuelle le libre essor de ses perfections acquises.

Toutes ces difformités corporelles, toutes ces discordances organiques que les individus subissent encore, le fait seul d'exercer la fonction génératrice, d'après les règles et dans les limites tracées par la loi naturelle, peut les écarter à jamais de l'humanité. Toutes ces idées basses et viles, réalisme honteux qui se complait dans la boue et s'efforce de ne présenter à l'intelligence que le côté encore boiteux, les laideurs encore existantes d'une nature, cependant tant de fois harmonieuse et sublime, tous ces germes impurs, tous ces bourgeons parasites que les cerveaux humains reproduisent encore, c'est l'homme du présent qui sera obligé dans l'avenir, d'en couper et jeter au vent les stériles rameaux, et qui pourrait, dès maintenant, en facilitant l'éclosion des fleurs parfumées de l'esprit, opposer à leur artificielle croissance, les plus pures conceptions d'une intelligence faite pour aimer et non pas pour maudire.

Toutes ces sensations discordantes, toutes ces impuretés vitales, infériorités fluidiques dont chaque individu subit les conséquences, et que tous croient pouvoir reprocher à l'imperfection des lois naturelles, c'est en les perfectionnant progressivement par la [illegible], c'est-à-dire par la reproduction journalière de ce troisième principe constitutif de l'univers, fluide qui remplit et pénètre tout ce qui est, que l'être harmonisera et rendra plus pures les diverses impressions qui l'actionnent sans cesse, réactions fluidiques de la collectivité sur les unités, et qui, plus elles auront acquis de pureté et d'énergie, plus aussi faciliteront et harmoniseront les rapports naturels de chaque partie au Tout et du Tout à chaque partie.

Mais pour en arriver à cette réalisation d'harmonie, bien des progrès sont encore nécessaires ; et ce n'est pas en un jour qu'ils seront accomplis. Trop de sentiments inavouables dominent encore dans l'humanité, trop de factices désirs s'opposent encore à l'accomplissement du but naturel, pour pouvoir espérer que l'instant est prochain où chacun, se pénétrant de l'importance de ses actions individuelles au point de vue des effets collectifs qu'elles entrainent et dont tous doivent supporter les conséquences, où chacun, disons-nous, s'efforcera de remplacer, par l'exercice régulier et naturel de ses fonctions organiques, les dérèglements inconscients auxquels tous s'abandonnent généralement encore.

A la grâce virginale de la jeunesse, il faut, pour que l'acte générateur réalise son harmonie naturelle, unir la destinée d'une autre jeunesse également fraîche et pure ; et c'est ainsi que l'amour, suave sentiment

qui fait palpiter les cœurs et se confondre les âmes, régénérera progressivement le monde des corps, en opposant de plus en plus aux avilissants appétits d'une stérile luxure, les féconds résultats de ses printanières ardeurs.

A ceux dont la pensée s'élance, noble et pure, à la découverte des vérités à venir, il faut, pour que l'acte de la conception réalise, à son tour des effets harmoniques, laisser la liberté d'un vol rapide et fier; et c'est ainsi que le Vrai, enfin débarrassé de toutes les gangues mystiques, de toutes les obscurités néantistes qui l'emmaillottent encore, régénérera progressivement le monde des idées, en opposant de plus en plus aux décevantes théories où s'attarde, attristée, l'intelligence humaine, les purs enthousiasmes et les larges envolées que le génie accorde aux chercheurs d'idéal.

Pour que l'acte locomoteur, enfin, accomplisse, lui aussi, sa réalisation naturelle, il faut que les vitalités et les sensations individuelles, acquérant chaque jour plus de pureté et d'énergie, perfectionnent par leurs manifestations collectives, le principe du mouvement, médiateur incessant entre la forme et la force; et c'est ainsi que le Bien régénérera progressivement le monde des fluides, en opposant de plus en plus à la marche envahissante du Mal, les effets toujours plus harmoniques d'une nature qui n'est parfois si terrible dans sa majesté, que parce qu'elle n'est encore ni utilisée, ni connue par ceux-là mêmes qui lui reprochent son inharmonie.

Mais, nous le répétons, ce n'est pas en un jour que l'humanité se transforme et qu'elle peut acquérir cette harmonie corporelle, intellectuelle et sensorielle cependant si indispensable à son bonheur à venir. De l'immense échelle du progrès elle gravit, un à un, les degrés infinis. Bien des luttes l'attendent encore, bien des souffrances seront sans doute encore son partage avant qu'elle puisse conquérir la réalisation de ses rêves. Comme le laboureur, qui creuse lui-même son sillon et l'ensemense, l'humanité, elle aussi, creuse elle-même sa destinée et y ensemence, bien péniblement parfois, les germes de ses joies et de ses bonheurs futurs.

Mais si la lutte est rude et longue, immenses seront les résultats. Harmonie des formes, harmonie des pensées, harmonie des sensations, tel est le but à atteindre. Courage donc ! Et que chacun, se pénétrant de plus en plus de la nécessité pour lui, de préparer pour tous cette harmonie générale, s'efforce chaque jour de réchauffer son énergie et sa foi au soleil toujours radiant de l'Espérance.

Médium typtologue : *L.* (*A suivre*). JEAN.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

CAUSERIES
DU
PÈRE MATHABON

III

Mon ami Castelade, mon voisin d'Endoume, bon diable, bon spirite, bon kardéciste, puisqu'il l'est plus que feu Rivail, de respectable mémoire, est pourtant le plus acariâtre, le plus insupportable des hommes que je connaisse.

Il s'enrage de tout, même de mon calme. Me voir tranquille et légèrement rubicond quand il est, lui, agité et vert pomme, c'est plus qu'il n'en faut pour lui faire monter toutes les gammes intempestives.

Il y a quelque temps il m'attaqua dans une réunion, de la façon la moins agréable du monde.

Je le payai incontinent de pareille monnaie.

— Tu te défends, père Mathabon, s'écria-t-il ! Donc c'est que j'ai frappé juste ; donc tu as tort et moi raison.

— *Va bèn* (1) me dis-je. A une autre fois.

Cette autre fois ne se fit pas attendre. Il me réattaqua ; et..... je ne répondis pas.

— Tu ne réponds rien, père Mathabon. Donc tu avoues avoir tort, s'écria-t-il victorieux.

Voilà mon ami Castelade.

Vous me direz, peut-être, qu'il n'y a là rien de bien particulier à signaler, la moitié des mortels, dans l'art de la critique, argumentant à la Castelade.

Mais ce n'est pas tout.

A peine ai-je fait deux articles pour le capitaine George, et le voilà parti en guerre contre ma façon d'exposer les théories d'Alpha. Il connait ces théories et c'est pourquoi il ne cesse de me corner aux oreilles : « Moi, j'aurais commencé par dire ceci ; puis cela, afin d'évi-
« ter telle objection et d'expliquer telle chose qu'on n'a pas saisie dans
« tes racontages... et patati et patata...

— *Vaï t'en aou diablé !* (2) ai-je fini par lui dire. Je largue comme

(1) Ça va bien.
(2) Va t'en au diable.

je peux; et si dans la bourrasque mon raisonnement embarque, ce n'est pas toi ami Castelade qui feras la risade.

Après tout un mot n'a qu'une signification, une phrase qu'une pensée, un article qu'une thèse, et je ne vois pas bien comment il faudrait s'y prendre pour tout expliquer à la fois.

Un peu de patience, et *veïren après* (1).

Si donc il se trouvait d'autres amis Castelade parmi mes lecteurs, qu'ils veuillent bien attendre la fin de mes conclusions pour m'envoyer leurs objections en pleine quille d'argumentation.

X

De la vue des Esprits

J'ai expliqué tant bien que mal, dans mon dernier article, pour quels motifs il paraissait rationnel d'admettre que le monde périsprital, quelle que fût sa complexité, pouvait exister et vivre dans les régions du monde terrestre, sans qu'il pût en résulter la moindre promiscuité de nature à gêner ou entraver en quoi que ce soit, les lois physiques des deux mondes.

Que la matière périspritale, tout en étant par nature, l'antithèse de la matière terrestre, n'impliquait nullement l'idée d'incorporéité, celle-ci n'étant pas le corrélatif absolu de l'immatérialité, dans le sens périsprital du mot, ce que la conception peut très bien admettre, surtout lorsqu'on envisage l'analyse, abstraction faite des éléments ordinaires de l'imagination terrestre, laquelle, d'ailleurs, se représente le monde objectif à travers le kaléidoscope des sens, qui n'est pas toujours le reflet exact des choses réelles.

Que l'expression « élément quintessencié » prise dans sa signification de subtil ou fluide, ne pouvait avoir aucun sens primordial ou synthétique, attendu que les êtres périspritaux traversant la matière terrestre sans éprouver le moindre obstacle, sans qu'aucun de leurs sens en fût affecté, notre matière était pour eux comme si elle n'existait pas, ou tout au plus comme fluide; que par suite rien n'était plus aisé d'admettre, que dans ce rien ou fluide, ils trouvaient, eux, l'espace et que cet espace pouvait très bien être occupé, sans obstacle, par leur monde aussi complexe que la pensée puisse se le figurer.

Ces considérations me conduisent à vous parler de la vue des esprits.

Pour éviter les longues phrases, je me contenterai de vous narrer un entretien d'Alpha que provoqua mon scepticisme.

(1) Nous verrons après.

Un soir (c'est toujours après souper que ces entretiens avaient lieu), je dis à *Moussu* l'Esprit Alpha :

— Pour nous prouver que vous êtes réellement un esprit, c'est-à-dire un être tout à fait distinct du médium, vous devriez bien nous faire l'expérience suivante : Je vais placer dans un coin de l'appartement un livre à gros caractères. Vous aurez l'obligeance de quitter l'oreille de votre médium et d'aller lire la page que j'ouvrirai au hasard ; une fois que vous l'aurez lue vous viendrez, s'il vous plait, la dicter au médium. Nous comparerons la dictée au livre et nous verrons si vous avez bien lu.

— L'expérience que vous demandez, père Mathabon, est au-dessus de mes moyens, ou du moins, des moyens dont je dispose avec les fluides du médium.

— Au-dessus de vos moyens..... Vrai, je ne comprends pas..... Si vous nous voyez tous réunis autour de cette grande table, quelle difficulté pouvez-vous éprouver à lire à quelques pas du médium ? Ce serait vraiment très drôle, très bizarre. très incompréhensible que vous ne le puissiez pas.

— C'est vous, père Mathabon, qui faites en ce moment une question très drôle, très bizarre.

— Ça, je n'en crois rien, repris-je. Ma question ne peut pas être drôle, car il m'a été conté qu'un savant bien connu, de passage à Marseille, avait posé à l'Esprit Jean une semblable question.

— Eh bien, nonobstant son savoir, ce Monsieur de qualité, a fait comme tout le monde ; il a manqué d'intellect en cette circonstance. Et quelle réponse fit l'Esprit Jean ?

— Ma foi, je crois bien quelle fut analogue à celle que vous venez de nous faire.

— Vous voyez donc, père Mathabon, que je ne dis rien de drôle, puisque je me trouve d'accord avec un esprit très sérieux.

— Possible, mais une bonne explication ferait mieux mon affaire que les plus belles doléances. J'ai exposé plusieurs fois, dans je ne sais combien de groupes, ma question. Les esprits m'ont toujours dit : nous ne pouvons répondre, ce qui ne me convainquait nullement n'ayant jamais été gobeur ; ou : on me défend de répondre, ce qui me faisait hausser les épaules jusqu'à en casser mes bretelles. Je veux bien croire, voyez-vous ; mais je répugne à encaisser sans comprendre. Quant à accepter argent comptant, toutes les sornettes ou paraboles débitées sentencieusement par les soi-disant esprits supérieurs, supérieurs surtout dans l'art des berquinades, autant j'aimerais retourner au catéchisme de *Moussu* le Curé d'Endoume : c'est plus raisonnable,

plus clair et Dieu sait pourtant combien on y lit en bleu dans ce catéchisme.

— Vous parlez d'or, père Mathabon. Aussi ne vais-je pas chercher à me faire prendre pour un grand esprit, en substituant aux paraboles, l'explication demandée.

Cette explication se résume, du reste, tout uniment dans cette phrase : Je ne puis lire dans le livre placé à tel coin de l'appartement, parce que je ne vois ni ce coin ni aucun autre de la maison.

— Par exemple ! repris-je. Alors vous n'y verriez pas ! Vous seriez aveugles dans l'autre monde. Bel avenir de cécité, ma foi, que nous promet le passage à Caron.

— Minute, père Mathabon. De ce que nous ne voyons pas, ou à peu près, ce qui ce passe sur terre, il ne s'en suit pas qu'il faille nous traiter d'aveugles. Car nous autres pareillement — c'est toujours le réciproque par loi de nature — nous pourrions vous traiter d'aveugles et de plus aveugles que nous, encore.

— Comment ça.

— C'est simple. Vous autres, terriens, apercevez-vous la moindre chose du monde périspritai ?

— Non.

— Donc vous êtes aveugles et beaucoup plus que nous, qui jouissons de la vue constante du monde périsprital, et de la vue par circonstance, du monde terrestre à l'aide de certains médiums.

— *Moussu* l'esprit Alpha expliquez-vous mieux je vous prie.

— Volontiers. Ecoutez bien.

N'avez-vous jamais remarqué sur la Cannebière, extasiés devant quelque belle devanture, un groupe de Chinois nouvellement débarqués, avancer avec envie leur tête vers un objet convoité ? Puis avancer, avancer encore, et tout à coup reculer vivement sous le choc de la glace contre laquelle leur front venait de butter par mégarde ?

Ne vous est-il pas arrivé de vous asseoir sur les coussins moelleux d'une belle voiture de maître, et, subitement attiré par une curiosité de la rue, faire un brusque mouvement pour regarder par la portière, et... retomber brusquement sur le coussin le front ecchymosé par le heurt de la glace que vous croyiez baissée ?

Vous avez ri de l'aventure sans y attacher la moindre importance.

Ce qui s'est passé dans ce phénomène vous le savez. Pour le Chinois comme pour vous, la limpidité de la glace n'a pas affecté, arrêté le sens de la vue et c'est pourquoi vous ne l'avez pas aperçue.

Mais, si au lieu des objets placés dans la devanture il y avait eu une autre grande glace tout aussi transparente que la première, la vue ne

se serait pas arrêtée à cette deuxième glace. Et si enfin, tout ce qui vous environne, n'était que glaces de la plus grande limpidité, de la plus pure transparence, que verriez-vous ? Absolument rien, pour cette raison que le sens de votre vue ne serait arrêté par rien.

Or, je vous le demande. Si pour nous autres, esprits, votre matière est absolument comme si elle n'existait pas ; si nous la traversons sans éprouver le moindre obstacle, il est on ne peut plus facile de comprendre, que notre vue, quelle qu'elle soit, ne pourra être arrêtée par aucun de vos obstacles ; et que, dès lors, votre matière, fluide pour nous, nous produit le même effet que les sus-dites glaces sur les Chinois.

Tout cela revient à dire : que l'on ne peut voir que ce qui fait obstacle au sens de la vue. Et, en ce qui nous concerne, votre matière ne saurait faire obstacle pas plus au sens de notre vue qu'à l'être périsprital tout entier. En un mot, votre matière est à notre vue, ce que l'atmosphère terrestre est à vos yeux.

Voilà le fait physique périsprital dans toute sa simplicité, duquel il conviendrait de tirer la règle de conduite suivante, dans les questions à poser aux esprits :

Avant de demander telle ou telle expérience, tâcher de se rendre compte si elle est compatible avec les lois physiques régissant le monde périsprital, c'est-à-dire si elle est faisable. En agissant ainsi on s'éviterait non seulement beaucoup de déceptions, mais encore de perdre à chaque expérience ratée, une parcelle des convictions acquises dans d'autres expériences réussies, et de se trouver ainsi dans un état permanent de scepticisme incolore, vacillant entre la négative et l'affirmative, sous le vent des questions plus ou moins sensées posées aux esprits expérimentateurs.

Ainsi vous, père Mathabon, vous avez toujours pensé que l'impossibilité pour un esprit, de lire à distance, était une objection des plus graves que l'on puisse formuler contre l'intervention des esprits. Pourtant cette impossibilité est toute naturelle ; il n'y a d'impossible que votre question tout aussi sensée que si je vous proposais, pour me prouver votre propre existence (ce dont je pourrais douter d'après la forme tout à fait fluide et spectrale sous laquelle vous m'apparaissez) d'aller prendre la lune avec les dents ou seulement de découvrir avec vos yeux une épingle que vous auriez laissée tomber dans le port de Marseille.

— Pourtant, repris-je, l'expérience que je vous demandais tout à l'heure, je l'ai vue faire, une seule fois, il est vrai.

— Je ne dis pas, entendez bien, qu'elle ne soit réalisable. Je parle

pour le plus grand nombre des cas où l'on a affaire à des médiums ordinaires. Pour obtenir la vue à distance, il faut avoir un médium à facultés spéciales très développées, dont la partie de fluide magnétique résolvable soit très grande. Voici d'ailleurs dans quelles conditions le phénomène de la vue des esprits sur terre, peut se produire.

Le fluide magnétique n'est autre chose que la substance protoplasmique résolue à l'état de fluide, sous l'effort de l'esprit expérimentateur. Sous l'action directe de cet effort résolutif, le médium perd de ses forces vitales et de son poids, en perdant de sa susbtance de vie.

L'esprit se recouvre de cette substance rendue fluide, et se trouve ainsi en possession d'un masque — ou si vous voulez mieux, pour rendre plus simple la comparaison — de lunettes, dont les verres sont d'essence matérielle en rapport avec les éléments terrestres. Mais ce n'est pas tout Les objets répandus dans l'appartement étant matériels pour vous et fluides pour nous, il est essentiel de les saturer de ce fluide « *matérialisateur* » intermédiaire. (Je dis matérialisateur dans le sens des choses vues du monde périsprital). Il faut donc qu'outre la quantité nécessaire pour former le masque « *terrestrement* » matériel de l'esprit, il en reste encore assez pour éclairer les objets environnants. Ainsi le fluide magnétique intermédiaire, nous recouvrant et se répandant autour du médium comme l'odeur d'une plante aromatique, nous produit l'effet d'un prisme anacamptique, c'est-à-dire réfléchissant le son et la lumière.

On voit que pour obtenir ce phénomène, une double condition d'expansibilité fluidique est nécessaire, et cette double condition est très rare à rencontrer dans un médium.

Or, il n'y a pas plus à se plaindre de cette impossibilité, ou très grande difficulté pour nous, de voir votre monde — qui s'oppose à l'obtention des plus beaux phénomènes médianimiques — qu'il n'y a lieu de vous plaindre des perturbations atmosphériques, que vous jugez parfois durement quand vos intérêts personnels ont à en souffrir.

Vous savez en effet (pour établir cette comparaison) que l'air respirable se compose d'oxygène, d'azote et d'acide carbonique, non pas combinés mais mélangés, et que ce mélange doit rester maintenu dans les mêmes proportions, sans quoi la vie animale et celle des plantes, cesseraient d'exister. En effet, si l'air restait calme, l'acide carbonique plus lourd que l'oxygène, remplirait les plaines et les vallées et sèmerait l'asphyxie, tandis que l'oxygène se répandant dans les parties élevées, accélèrerait la vie organique, la dévorant d'activité et la rendant impossible à courte échéance.

Tels seraient les résultats destructeurs, si la nature, écoutant les plaintes individuelles, donnait à l'atmosphère le calme des trop beaux jours.

Les tempêtes, les bourrasques, les ouragans, les cyclones, tous ces violents déplacements d'air, que vous qualifiez de fléaux, voilà les grands bras dont se sert la nature, pour mélanger sans cesse, l'oxygène, l'azote, l'acide carbonique, et rendre ainsi l'air respirable et sain à vos poumons.

Ne vous plaignez donc pas de ces violents mélanges qui constituent le *sine quâ non* de vos existences.

Et si les esprits pouvaient y voir avec les facilités que votre imagination leur octroie, quels désordres de morale en résulterait-il ! Quelles indiscrétions ne se commettrait-il pas ! Mais l'obsession deviendrait générale et sans remède, si tel ennemi en descendant dans la tombe y trouvait le droit inquisiteur, de plonger son regard malveillant dans les moindres actes de votre vie privée.

Est-ce qu'une pareille surveillance, qui pourrait se traduire par les plus perfides indiscrétions, par l'intermédiaire de certains médiums, ne rendrait pas la vie humaine insupportable ?

Mais pour les êtres périspritaux qui nous chérissent, pourriez-vous me dire, ne serait-il pas doux qu'ils pussent nous voir ?

Oui et non répondrai-je — Car si la vue des êtres qu'on a aimés sur la terre, peut nous être agréable, la vue de certains actes de leur vie privée pourrait bien nous faire éprouver de fortes peines et de bien cruelles déceptions.

La nature a donc été sage, prévoyante et surtout moralisatrice, en jetant un voile de discrétion, entre les deux mondes, tout en permettant la communication sous certaines conditions particulières, dont je vous parlerai ultérieurement.

LE PÈRE MATHABON.

BIBLIOGRAPHIE

Les « Pensées de Carita et les Réflexions de Marie » exprimées par A. Laurent de Faget, médium (1)

M. Laurent de Faget, l'écrivain spirite bien connu, auteur de la " Muse irritée " et de bien d'autres productions poétiques, généralement appréciées, a réuni en une charmante brochure, d'environ 100 pages, les pensées et réflexions, déjà publiées en grande partie dans la " Revue " de deux Esprits dont il est le dévoué et consciencieux médium.

(1) Librairie des sciences Psychologiques, Paris. Prix : 1 fr.

Quoique ne partageant pas toutes les idées théoriques émises dans cette brochure, théories du reste sans prétention, et plutôt morales que scientifiques, nous sommes cependant heureux de rendre pleinement hommage aux purs sentiments de charité et d'amour qui en sont la base fondamentale et que l'on rencontre à chaque page de ce petit livre.

A ceux qui encore indécis, cherchent inutilement leur voie philosophique, entre l'absurdité du dogme d'un côté et la désespérance du néant de l'autre ; nous recommandons vivement la lecture de cette brochure dictée par des cœurs aimants et où ils ne pourront que rencontrer de quoi satisfaire en même temps leur besoin d'idéal et leur nécessité de comprendre. Nous leur signalons particulièrement les petits chapitres sur la tolérance — la charité — l'espérance — l'idéal — l'amour — véritables perles de style et de sentiment, certainement inspirées par un amour sincère de l'humanité.

La «Vie Posthume», nous le répétons, ne peut partager les théories quelque peu empreintes d'une vague mysticité, que ce petit livre renferme. La phrase suivante, page 20, « celui qui est dans une condition « inférieure sous le rapport du travail et de la position sociale, celui-là « a mérité qu'il en fut ainsi », renferme une idée qui est de celles qu'elle a toujours combattues et qui, grosse de réflexions, pourrait aussi devenir grosse de critiques ; d'autres également nous paraissent souvent hasardées, les grandes questions peut être bien, *trop simplement* résolues ; mais quoiqu'il en soit nous reconnaissons, bon vouloir, sincérité et amour, dans ces pages surtout dictées par le cœur, et cela nous paraît plus que suffisant pour en recommander la lecture, et remercier M. Laurent de Faget de les avoir publiées.

« L'Amour et le Mariage selon le Spiritisme » par J.-E. Guillet (1)

La théorie des âmes sœurs, si chère au poète des « Chrysantèmes, » fait l'objet principal de ce livre où l'auteur s'est appliqué à en rechercher soigneusement la confirmation dans toutes les œuvres médianimiques connues. Sans prendre parti pour ou contre l'idée des moitiés éternelles, à l'égard de laquelle il nous paraît encore prudent de conserver la neutralité, nous ferons cependant le reproche à M. Guillet, d'avoir, de préférence, appuyé ses démonstrations sur les révélations anciennes et modernes, alors qu'il eut été plus simple, selon nous, d'en faire ressortir le côté uniquement rationnel, le seul susceptible aujourd'hui d'agir sur l'esprit public.

M. Guillet, qui s'est particulièrement attaché à l'ingrate besogne d'accorder entre elles, malgré leurs contradictions si évidentes, les œuvres d'Allan Kardec, de Roustaing, de Swedenborg, Cahagnet et en général de tous les spiritualistes, poètes et prosateurs, qui ont vu dans l'amour une sorte de prédestination céleste, eut sans doute plus profitablement employé son temps en cherchant uniquement, dans l'intérêt de la théorie qui lui est sympathique, à la faire confirmer par le criterium du bon sens et de la logique, que de s'efforcer de torturer inutilement les textes si diffus des soi-disantes révélations, mosaïque, messianique et spirite.

---

(1) Librairie des sciences psychologiques, Paris. Prix : 3,50.

Ce que l'on qualifie généralement de Révélation, ne fut jamais autre chose, à notre avis, que l'exposé d'idées personnelles à des Esprits en avance sur leur siècle et qu'ils ont émises tour à tour à diverses époques plus ou moins reculées. Et comme le Progrès continue son œuvre incessante et que ces mêmes idées avancées jadis sont naturellement devenues retardataires aujourd'hui, il en résulte que nous ne voyons pas quelle peut être la nécessité de fouiller obstinément dans le passé alors que l'avenir nous réserve tant de nouvelles et importantes vérités à connaître.

Un peu moins de tendances archéologiques, un peu plus de modernité rationaliste, telle est donc la critique, fraternellement sympathique du reste, que nous pensons devoir exprimer à l'auteur de " l'Amour et le Mariage " tout en rendant entièrement hommage à la parfaite bonne foi et à l'ardente conviction qui l'ont inspiré. — E. L.

Projet d'un édifice spirite. — « La société spirite *Constancia* de Buenos-Ayres, lisons-nous dans le *Messager*, a lancé une souscription dans le but de construire un grand édifice dont le devis s'élève à 500.000 francs, destiné à centraliser les efforts de toutes les tendances spirites de la République Argentine ; on a déjà recueilli 75.000 fr. Tous ceux qui auront souscrit et versé la somme de 10.000 fr. auront droit à un appartement confortable dans cet édifice, leur vie durant. »

Etant données les tendances, sinon catholiques, du moins religieuses qui prédominent encore parmi les nombreux spirites de la République Argentine, n'est-il pas à craindre qu'un pareil édifice, malgré ses vastes proportions, ne rappelle plutôt la chapelle que le véritable temple de la libre pensée ? Il est vrai que ce dernier, tel que nous le concevons, ne sera jamais bâti, aucun mur de pierres ne pouvant l'enceindre, estimant, en effet, que l'on ne saurait, sans cesser d'être digne du nom de spirite, en défendre l'accès aux anti-spirites eux-mêmes.

La **Société magnétique de France**, dont le siège est au *Journal du Magnétisme*, 5, boulevard du Temple, à Paris, vient de se constituer.

Nous remarquons, au nombre des sociétaires, les docteurs Ochorowicz, H. Vigouroux, Moricourt, Reignier, Luce, Deniau, à Paris ; Liébeault Fontan, Perronnet, Alliot Bonnefoy, Cornilleau, David, Dupouy, Mora, Ripault, Anfossi, Babbitt, Bourada, de Das, Letoquart, etc., etc., correspondants ; les savants ou littérateurs W. Crookes, Eug. Nus, Eug. de Bonnemère, Delbœuf, Péladan, E. Yung, Stainton Moses, Durville, Papus, Fauvety, Mme Blavatsky, etc., etc.

Errata. — Dernier numéro, page 190 (Notes et Impressions) premier paragraphe, la citation de Gustave Flaubert ayant été tronquée nous la rétablissons en entier : « Mon royaume est de la dimension de l'univers, « et mon désir n'a pas de bornes. Je vais toujours, affranchissant l'esprit « et pesant les mondes, sans haine, sans peur, sans pitié, sans amour et « sans Dieu. On m'appelle la Science. »

Le Directeur-Gérant : Mme GEORGE.

Marseille. — Imp. Générale Achard et Cie, rue Chevalier-Roze, 3 et 5.